



CHRYSTEL BERNAT ET FRÉDÉRIC GABRIEL

SÉMANTIQUE ET HERMÉNEUTIQUE
D'UNE PASSION DE DIEU



THÉOLOGIE HISTORIQUE

THÉOLOGIE HISTORIQUE

122

CRITIQUE DU ZÈLE

Fidélités et radicalités confessionnelles

France, XVI^e-XVIII^e siècle

sous la direction de
Chrystel BERNAT
et Frédéric GABRIEL



BEAUCHESNE

Pagination : 310 p. [10 p.]

© Copyright Beauchesne, 2018

ISBN numérique : 978 2 7010 2999 3

CHRISTEL BERNAT ET FRÉDÉRIC GABRIEL

SÉMANTIQUE ET HERMÉNEUTIQUE D'UNE PASSION DE DIEU

Le zèle est topique. Il fait partie de ces notions omniprésentes dans les sources des XVI^e-XVIII^e siècles, tout autant que dans les travaux d'aujourd'hui, sans pourtant n'avoir jamais été étudié en tant que tel, ni avoir suscité d'enquête tant l'aspect *a priori* signifiant de ce terme passe-partout semble communément acquis. Ce consensus herméneutique masque un vide interprétatif qui se traduit par un usage indifférencié du « zèle », relégué à une ardeur religieuse indistincte, même si après un examen des lexiques et des dictionnaires anciens, l'évidence s'estompe. Nous nous sommes donc emparés de ce terme en apparence univoque pour le soumettre à une enquête lexicale et conceptuelle, pour détailler sa portée sociale et son enracinement historique. Comme bien d'autres mots, le zèle fait preuve d'une plasticité sémantique qui lui procure une ampleur certaine, génératrice de considérations divergentes.

Dans *Scriptura Sacra in locum communes morum* d'Antoine de Balinghem, avant d'indiquer deux orientations (le zèle comme demande puis comme exercice), l'entrée lemmatique s'ouvre par un renvoi significatif : « Vide Amor divinus »¹. L'entrée est unique mais riche de cette notion océanique, et elle indique surtout le chemin, ô combien chaotique, qui conduit de l'exhortation à la pratique, un chemin qui indique aussi une distance. Une seule référence biblique explicite renvoie au psalmiste, et si l'on consulte un commentaire lexical de ce corpus, le sens est déjà dissocié en trois acceptions, sans aucune indication pour choisir

1. Antoine de Balinghem, *Scriptura Sacra in locos communes morum, Commodiore quàm hactenus methodo ad usum concionum digesta, cum interpretatione difficiliorum... tomus prior*, Duaci, Ex Officinâ Typographicâ Baltazaris Belleri, 1621, p. 235.

celle à retenir dans le contexte : le zèle peut se comprendre sous le mode de l'envie, sous le mode de l'amour, ou sous celui de l'*aemulatio* (la ferveur, la passion)². Dans l'ouvrage classique de Jean Altenstaig, les premiers mots de la notice disent bien la pluralité sémantique : « *Zèle* [...] autrement dit l'amour, la béatitude, l'*aemulatio*, la colère juste, la félicité »³. Dans l'article « *Zelare, Zelus, Zelotes, Aemulari* » de la *Sylva allegoriarum* de Jerónimo Lorete, l'*aemulatio* est définie comme la jalousie (« *aemulatio zelotypia dicitur* »), et le zèle est d'ailleurs d'emblée décrit comme « amour tout à fait immodéré »⁴. Chez Bukentop l'indicatif verbal « *zelare* » est donné comme l'équivalent de « *aemulari* »⁵, et Lorenzo da Villavicencio commence son article « *zelus* » en remarquant expressément qu'il ne s'agit pas de la colère qu'on observe entre ennemis, mais de celle qui est issue d'un amour ardent⁶. Un seul point commun aux directions esquissées : le ressort énergétique que le zèle est supposé procurer. Mais on perçoit combien le sens s'est élargi, a intégré des acceptions négatives, et même au sein d'un corpus clos et bref comme le corpus paulinien, le terme peut acquérir cinq sens : 1) un louable effort pour se conformer (par imitation) aux vertus ; 2) l'hostilité et l'envie ; 3) une sainte jalousie (« *zelotypia* ») issue d'un amour juste ; 4) le prétexte d'une sainte jalousie pour détourner l'amour à son propre compte ; 5) le bouillonnement de l'âme (« *animi aestu* ») lié à l'indignation née des torts

2. Andreas Placus, *Lexicon biblicum...*, Coloniae, ex officina Melchioris Novesiani, 1536, f. CXIII [sur le psaume 68 – 69 dans la numération moderne].

3. Jean Altenstaig, *Lexicon theologicum...*, Antverpiae, In Aedibus Petri Belleri, 1576, f. 534 v^o : « *Zelus* [...] est amor, beatitudo, aemulatio, justa ira, felicitas ». Voir aussi Augustin Marlorat, *Thesaurus Sacrae Scripturae...*, Genevae, Apud Petrum & Jacobum Chouet, 1624, p. 850 : « *Zelus* varia significat » ; et Pierre Ravanel, *Bibliotheca sacra, seu thesaurus Scripturae canonicae amplissimus*, Genevae, Sumptibus Petri Chouet, 1654, p. 895 : « variè accipitur ».

4. Jerónimo Lorete, *Sylva allegoriarum Sacrae Scripturae mysticos eius sensus, & magna etiam ex parte literales complectens*, t. II, Barcinone, Expensis Angeli Tavani, 1596, p. 683. Voir aussi Joannes Kahl, *Lexicon Iuridicum Iuris Caesarei simul, et canonici...*, Genevae, Apud Philippum Albertum, 1622, p. 968 : « *Zeli* nomine significatur & aemulatio, quae est secundum Ciceronem, aegritudo » ; de même, Christoph Philipp Richter, *Lexicon ethicum omnium terminorum usitatorum, & ad Philosophiam moralem pertinentium, significationes, etymologias, synonymias, homonymias, distinctiones, differentias...*, Noribergae, Typis & sumptibus Simonis Halbmayeri, 1627, p. 485.

5. Henri de Bukentop, *Dictionarium in quo voces omnes difficilioris significationis, quae in Vulgata nostra Scripturae latina translatione occurrunt, dilucidè explicantur*, Lovani, Typis Francisci van de Velde, 1706, p. 352, où l'on trouve aussi : « *Vox Zelus*, sicut & Latina correspondans *AEmulatio* ».

6. Lorenzo da Villavicencio, *Phrases Scripturae Sacrae...*, Antverpiae, In Aedibus Viduae & Haeredum Joannis Strelsij, 1571, f. 211 v^o.

commis contre ceux que nous aimons⁷. Les subtilités de ces nuances sont regroupées par Isaac Feguérnekinus en un « *zelus duplex* » : par la raison le bon zèle est conjoint à la volonté de Dieu, le Christ en étant l'exemple parfait ; le mauvais zèle, indiscret, est sans science et se signale par son fonctionnement accusatoire et par sa fureur, le lexicographe renvoyant à « *Zelotypia & Aemulatio* ». On retrouve cette opposition chez Lorete, le « bon zèle » étant décrit comme l'amour des bonnes choses et la haine des vices, et l'on parvient à cette équivalence entre aimer et être zélé, d'où la disjonction du zèle selon l'objet de l'amour. Le zèle est ainsi défini par Henri de Bukentop comme « un mouvement véhément de l'âme qui naît de l'amour, ou de la haine »⁸ : il réunit en un même terme des antonymes. Le zèle pourrait s'opposer à lui-même.

À l'ambiguïté que pose la définition du bon zèle, le terme ajoute un clivage interne, problématique, surtout dans le régime de vérité auquel prétend le christianisme ; et à ce clivage s'ajoute une divergence linguistique. Si, de l'hébreu au latin, le zèle comprend la jalousie⁹, en français, les termes et les idées sont séparés. D'où l'intérêt de détailler les sous-basements du sens et des réseaux textuels de l'époque moderne qui, pour un temps encore, « entendent » dans le français le fort substrat biblique et patristique. D'où l'idée d'une *critique* du zèle : une critique des textes (pour affiner les réseaux sémantiques), une critique sociale (pour prendre en considération les effets du zèle, les actes des textes, ou ceux auxquels ils prétendent), une critique des dimensions ecclésiales (autrement dit théologiques *et* normatives, conceptuelles *et* gouvernementales), trois approches critiques sur un nœud lexical qui correspond lui-même à une critique internaliste de la religion. Cela équivaut à historiciser un terme

7. *Enchiridion locorum communium theologorum, rerum, exemplorum, atque phrasion sacrarum ; ex Aug. Marlorati Thesauris, & Christ. Obenbinii Promtuaris ab Isaaco L. Feguérnekinio Ungaro, conflatum, recognitum, auctum*, Basileae, per Conr. Waldkirch, 1586, p. 654. Même définition chez Pierre Ravel, *Bibliotheca sacra*, p. 895. Sur Feguérnekinus, voir Amy Nelson Burnett, *Teaching the Reformation. Ministers and Their Message in Basel, 1529-1629*, Oxford, Oxford University Press, 2006, p. 140.

8. Henri de Bukentop, *Dictionarium in quo voces omnes difficilioris significationis, quae in Vulgata nostra Scripturae latina translatione occurrunt, dilucide explicantur*, Lovani, Typis Francisci van de Velde, 1706, p. 352. De même, Jean Altenstaig, *Lexicon theologicum*, f. 535 : « *zelus* [...] propriè est motio animi sive in bonum, sive in malum. » Galeazzo Trissino, *Selectarum expositionum super Exodum, liber primus*, Paravii, Apud Franciscum Bolzzetam, 1613, p. 101.

9. Voir Bonaventure Giraudeau, *Praxis linguae sacrae secundum litteras spectate, complectens grammaticam et dictionarium hebraicum biblico-chaldaicum et rabbinicum*, Rupellae, Ex Typographia R. J. Desbordes, 1757, p. 493 ; et pour une étude récente sur les textes juifs anciens, voir Katell Berthelot, « *Zeal for God and Divine Law in Philo and the Dead Sea Scrolls* », *Studia Philonica Annual*, t. 19, 2007, p. 113-129.

qui l'est rarement pour l'époque moderne, mais aussi les rapports sociaux qu'il dénote, et à s'interroger sur la radicalité qu'il engage : intensité de la foi et de la fidélité, rigueur de l'orthodoxie, dérapage dans la violence, ou même instrumentalisation du zèle et de sa violence. Ainsi que le remarque David Hume dans un texte qui est parfois tenu pour l'une des premières approches anthropologiques de la religion : « Le zèle le plus grand et le plus sincère n'est pas une garantie contre l'hypocrisie »¹⁰.

L'objectif principal de l'enquête est donc de cerner l'acception du zèle par le biais d'un faisceau de combinaisons examinées dans les différents domaines abordés par les auteurs recoupant théologie morale et théologie de la grâce, controverses politiques, ecclésiologie et liturgie, homilétique, littérature spirituelle et mystique, ou encore récits de conversion. À la croisée de ces contextes et de ces discours, qui tous mobilisent le zèle, la notion peut être non seulement définie adéquatement, mais ses effets – qui, en partie, la déterminent – peuvent être interrogés à l'aune de la critique qu'elle suscite. C'est à la fois la polysémie et la diversité des situations d'énonciation, la place, le rôle et les qualités prêtés au zèle en diverses composantes du christianisme de l'époque moderne – catholicisme, protestantisme, jansénisme – qui sont ici évalués. Présent au cœur de l'histoire de la pensée et des pratiques chrétiennes, quel est au juste le statut du zèle dans le régime de croyance de l'âge classique ? Situé au carrefour de notions théologiques déterminantes, le zèle est considéré dans son articulation aux débats sur la prédestination et l'élection, sur la partition entre la grâce, les mérites et la place des œuvres dans l'économie du salut. Lié au sacrifice, le zèle traverse le débat sur le signe. En ayant trait à la recherche de Dieu et à la manifestation de sa faveur, il relève de la marque divine (à la fois attribut et caractère des élus). C'est là un champ d'investigation complémentaire qui explore le zèle en tant qu'unité de mesure, à la fois baromètre et diagnostic de la foi, caractère et identité du chrétien, qui recouvre une valeur démonstrative : démonstration de la vigueur de sa foi, de la vitalité de sa relation à Dieu, de la sincérité de l'attachement à sa religion, de la justesse de sa confession, de la vérité de sa croyance.

Interrogeant le zèle en matière de foi, ce volume explore les arguments et les stratégies que les contemporains utilisent en France du XVI^e au XVIII^e siècle pour faire valoir leur exaltation de Dieu, la fidélité à leur croyance, la défense de leur religion, leur déni de l'autre. De son absence à un trop plein, de la fidélité à l'excès, la notion intrigue. Qu'est-ce que

10. David Hume, *L'Histoire naturelle de la religion*, trad. Michel Malherbe, Paris, Vrin, 1989, p. 104.

le zèle religieux ? Un impératif, un devoir, une application, un dévouement, une exactitude, une déviance ? Le zèle théorique doit-il obligatoirement trouver un équivalent dans la pratique ? Matrice rhétorique et didactique, le zèle est ici examiné dans ses fondements théologico-politiques et ses usages conceptuels et littéraires (à la fois théoriques, polémiques et apologétiques) qui interrogent tant la désignation que le sens de la ferveur des hommes. À cet égard, ce volume est une autre façon d'appréhender l'expression de la dévotion, ses implications militantes, et d'en considérer les intensités revendiquées à travers l'exploration d'un « lieu terminologique » problématique qui, placé sous tension théologique, relève de l'aspiration et du modèle de spiritualité, tout aussi régulateur et volontiers normatif que mouvant et transgressif.

Défini comme une « vive ardeur à servir la cause de Dieu et de la religion », le zèle relève aussi de l'empressement et de l'enthousiasme. Une notion qui, en science des religions et en théologie, n'est pas sans évoquer à la fois le ravissement et l'exaltation, immodérée et passible d'excès. Associé à une impétuosité de foi, le zèle est de fait objet de réfutations et de critiques, affaire de normes, de justes bornes, d'équilibre fragile que sa dimension militante et revendicative sans cesse bouscule et menace. Cette plasticité du zèle – s'étirant de la proclamation d'une conformité à la Loi à la protestation d'une insoumission au titre d'une sincérité spirituelle ou d'une constance de la foi – favorise la complémentarité d'angles d'approche, inhérente à sa polyphonie.

L'enquête collective entend, d'une part, examiner la multiplicité des tonalités et des engagements que recouvrent le redoublement de ferveur et la revendication de fidélité sinon d'exclusivité d'un dogme (exaltation, rigorisme, intransigeance, violence) ; d'autre part, en scruter les visées et la matière controversée. En quoi le zèle peut-il être l'un des éléments déclencheurs d'une controverse et en même temps son objet ? Comment, par quels procédés et à quels titres, est justifiée une cause, une croyance en une doctrine qui se proclame vérité unique¹¹ ? Que dénonce-t-on dans les récriminations du zèle et du fanatisme religieux : une prétention, une corruption ? Attentives aux modes d'expression du zèle autant qu'à ses contre-modèles (notion de *faux* zèle et de zèle *indiscret*, d'orgueil spirituel, de pensée libre et dissidente, de doute), les études en sondent la pluralité des voies (prédication et confession de foi, hagiographie et apologie, ironie et satire) à travers divers supports (sermons,

11. À ce titre, cette enquête précise les perspectives de Jan Assmann sur l'exclusivisme monothéiste. Voir *Le prix du monothéisme*, trad. Laure Bernardi, Paris, Aubier, 2007 ; *Violence et monothéisme*, trad. Jacob Schmutz, Paris, Bayard, 2009.

commentaires, règles, libelles, traités polémiques et pièces de théâtre) pour en approcher les déclinaisons aux prises avec la critique et la discipline des cœurs.

Trois dimensions sous-jacentes du zèle font l'objet d'une attention particulière : la notion d'*audace* dans le dépassement que le zèle peut introduire en termes d'innovation et d'initiative ; la notion de *fidélité* dans l'affirmation d'une spiritualité et le loyalisme qu'il défend ; enfin la *radicalité* dans la détermination mais aussi l'outrance, l'outrage et le pervertissement qu'il peut charrier¹². Ce sont là trois champs d'investigation qui lient le zèle au registre de l'action et du mouvement. Le zèle est ce qui anime – l'habit, la voix, la foi, les actes. Dès lors, peut-il exister sans se partager ? Défini par Calvin comme un « cri », il semble, indépendamment même de l'oralité, être autant communicatif que moyen de communication : à la fois exhortation et témoignage, plaidoyer et attestation de ferveur. Fluide et filtre, le zèle est appelé à circuler et à se répandre, sinon à se transmettre. Tout en relevant de l'émulation, il semble dans sa logique de se déployer dans la confrontation (mission, conversion, discipline, résistance, dispute, objurgations). Ce faisant, le zèle étant en partie défini comme une réaction, un mouvement d'amour et de défense mais tout autant d'envie et de jalousie, on examine aussi la distance qu'indique la *critique* du zèle. Une critique double d'ailleurs que le zèle à la fois suscite et ambitionne : cette critique, tantôt contre l'excès (que l'emportement des faussaires provoque), tantôt contre la défection (que la fougue lève contre les indolents) fait du zèle un instrument de censure (du péché et de l'hérésie, de la vanité et de la tiédeur). Rempart contre la mondanité, la négligence, la désolation, il forme l'empreinte d'un amour véhément, peu ou prou belliqueux.

La tension entre sollicitude et hostilité soulève aussi la question de la confusion des passions nobles et viles, entre humilité et présomption, exactitude et rigueur, exaltation et hargne vis-à-vis d'un mouvement de l'esprit aux prises avec l'affect. L'ambivalence de cette passion de Dieu où rôde la méprise (l'écueil des chicanes charnelles au détriment de la querelle du Sauveur) impose prudence et régulation, tant la témérité que sous-tend cette aspiration d'amour recèle de pièges. Mais le zèle peut-il être circonspect, la ferveur précautionneuse ? La mesure ne contrarie-t-elle pas l'élan ?

12. Quoique les précisions de ces quelques paragraphes suffisent à comprendre ce que l'on entend ici par « radical », ajoutons que l'on peut aussi y voir l'écho (en miroir) des interrogations historiques de Margaret Jacob et Jonathan Israel avec la notion de *Radical Enlightenment*. Sans oublier les précautions prises par Xenia von Tippelskirch, « Radicalisme religieux et pratique d'écriture au début de l'époque moderne en France », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 150, avril-juin 2010, p. 9-17.

Là réside une partie du débat qui occupe les esprits modernes au sujet de la menace qui, sous couvert de la défense d'une probité et d'une loyauté spirituelles, pèse sur la frontière entre serviteur et contrefacteur du Christ. Le zèle est à la fois chaleur et lumière, il embrase mais peut brûler, il guide mais peut aveugler.

La bivalence féconde du zèle, de cette instance critique elle-même sujette à récrimination, importe. Sa définition se loge dans cette dualité intrinsèque qui fait du zèle un *risque*, à la fois un élan et une tentation : d'amour et de violence. Ce danger dynamique, et néanmoins vital, interroge la nécessaire mais ténue et fluctuante distinction entre promptitude et empressement, droiture et rectitude. Au reste, la ferveur davidique qui appelle à être *rongé* du zèle de la maison de Dieu (Ps 69,10) porte trace sémantique de ce péril d'amour, selon qu'il anime et élève ou dévore et tourmente le cœur des hommes. C'est la diversité des approches ferventes ou, pour mieux dire, la complexité de l'appréhension croyante de cette revendication affective et filiale à Dieu qui est au centre de l'enquête.

Assise de la foi en Dieu et siège de l'erreur des hommes, le zèle est une appétence qui exige discernement, une avidité qui nécessite éclaircissement. Ce mouvement de balancier (entre le manque et le trop plein, le défaut de zèle et la radicalité, l'authentique et la fausse dévotion) en fait un levier d'examen des consciences sur la juste intensité d'amour et la droite déférence à Dieu. Tout semble affaire d'équilibre vis-à-vis d'une notion par essence distante de la tempérance, fondamentalement conquérante. À tout le moins à l'égard d'une émotion paradoxale qui désigne un idéal d'amour où l'intensité extra-ordinaire serait en même temps la tonalité mesurée et exacte du fidèle serviteur. Pareille gageure soulève la question des modèles et des figures types du zèle. Par effet, elle interroge son association à une gestuelle, et, dans le système de dévotion catholique, sa combinaison à la liturgie, au cérémoniel et à l'acte ritualisant.

Manifeste de la *crainte* de Dieu et, partant, étendard de l'honneur et de la gloire qui lui sont rendus, le zèle sert une promesse de fidélité, une déclaration d'appartenance. Ainsi aux prises avec une intériorité et une extériorité de la foi, il roule sur le sujet épineux de la piété ostentatoire, au risque de l'apparence et de la théâtralisation, de l'émotion boursoufflée des faux dévots. C'est sans doute la raison pour laquelle cette marque d'amour réciproque entre Dieu et le fidèle, qui est liée à la revendication d'une identité (d'enfant de Dieu, d'homme de la Parole, de saint), confère en même temps qu'elle l'exige une dignité et suggère un état (une disposition) – à atteindre ou à préserver, mais sans cesse à reconsidérer et à magnifier. En cet enjeu réside un défi et, déjà, une radicalité. Accomplissant la quête d'un juste amour pour Dieu, le zèle relève d'une exclusive, vis-à-vis de soi (contre le naturel paresseux ou orgueilleux de

l'homme), vis-à-vis de l'autre et d'une affection rivale. Une radicalité qui se poursuit dans l'exigence antinomique d'un amour dévorant et néanmoins régulé, pondéré et conforme à la grandeur de Dieu, qui se présente comme qualité intrinsèque et propriété expresse du chrétien tout en s'avérant une harmonie idéale difficile à atteindre, sans cesse à (re)conquérir et à ajuster.

Explorer le zèle est ici une façon d'enquêter sur (la définition de) l'amour pour Dieu, sur la manière dont les chrétiens appréhendent sa dilection et lui manifestent, en retour, leur estime. Dans cette relation d'échange, le zèle invite à une coopération confiante qui sonde la complémentarité de l'effort humain et de la volonté divine. En constituant une éthique de l'amour de Dieu – à la fois une prétention et une ambition de dévotion – exposée à la multiplicité des sensibilités et travaillée par un idéal de pureté, le zèle se présente comme un objet polémique. Un amour velléitaire, une ambition de Dieu dont préceptes et jugements en font une tension affective et morale. C'est précisément l'enjeu de ce volume que de décortiquer ce qui se joue et se trame dans la revendication de cet amour fervent, dans cet appétit des âmes semblable à une communion affective, à une eucharistie des cœurs.